



Anthony Burgess

Cas peut-être unique dans l'histoire de la littérature, Mr. Burgess n'a pris la plume qu'à la quarantaine passée. Avant, ne l'occupaient que la linguistique et la musique. Jusqu'au jour où un toubib fantaisiste — mais finalement bien inspiré — lui découvrit une tumeur au cerveau et lui laissa un an à vivre. Alors, Burgess tomba à bras raccourcis sur sa machine et écrivit trois titres en douze mois. La fantomatique tumeur avait disparu et, depuis, en quinze ans, c'est une trentaine d'ouvrages qu'on doit à l'auteur — rendu mondialement célèbre par le film — d'« Orange mécanique » (Laffont) ; de « la Puissance des ténébres » (même éditeur) ; de « Un agent qui vous veut du bien » (Gallimard). Il vécut dans la capitale italienne où s'écrivit « Rome sous la pluie » (1980) et dont il se souvient aujourd'hui pour nous. Il est par tous considéré comme un praticien « révolutionnaire » de la langue anglaise.

Images de Rome

IL existe au monde trois villes métaphysiques et, pour ceux qui souhaitent que leurs villes demeurent métaphysiques, peut-être vaut-il mieux ne pas les visiter. Je veux dire Jérusalem, Moscou et Rome. Quand j'étais enfant dans la catholique Manchester, Moscou était La Mecque (en voilà une quatrième, mais ce n'est qu'une métaphore, pour nous Occidentaux) pour mon oncle le plombier, qui était capable de concilier, et même d'identifier, le Christ et Lénine. Mais, pour nous les écoliers, Rome était la ville de la foi, *O Roma felix* (1), tandis que Jérusalem n'était qu'une image du paradis (où, si l'on en croit Orwell, il y a en permanence des répétitions de chorale dans l'échoppe d'un bijoutier). Je commis l'erreur de visiter Rome quand j'avais encore la foi et découvris qu'elle était pourvue d'ivrognes, de prostituées, de trafiquants et d'athées comme partout ailleurs. Plus tard, quand ma foi fut un peu ébranlée, plus teintée de scepticisme, plus humaine, je me décidai à vivre à Rome. Peut-être que j'y serais encore si mon propriétaire de la piazza Santa Cecilia n'avait triplé le loyer. Je me réconciliai avec ses voleurs, son hypocrisie, sa lâcheté et sa beauté totalement païenne. Le romain métaphysicien que j'étais se transforma en une sorte de *civis romanus* (2).

Il n'existe rien de semblable. Il est impossible d'y trouver un seul endroit laid, sauf peut-être la camelote architecturale de Mussolini. Quand les Romains s'avisent d'en transformer des parties en bas-quartiers, ils ne réussissent qu'à les

rendre pittoresques. Que l'on suspende du linge à claquer dans le vent et il devient drapeaux triomphants. Au clair de lune romaine, des fenêtres fracassées ou étayées de planches et des murs lépreux deviennent des ruines spectaculaires. Les Romains eux-mêmes ont leur part de laideur physique, mais ils ont une telle conscience de la *bella figura* (3) qu'une panse pleine de nouilles devient glorieusement falstaffienne. Ils font étalage de leur personne, surtout vers le soir à l'heure de la *passaggiata* (4) et ils arrivent à vous convaincre que ce qu'ils étalent en vaut la peine. Ils sont grandiloquents et en même temps absurdes comme les monstres baroques et musculeux qui régnaient sur les fontaines de la piazza Navona. Ils sont absurdes et, en même temps, grandiloquents.

Les Romains sont peut-être les gens les plus mal embouchés qui existent au monde. Il n'est que de lire les sonnets de Belli, le plus noble entre tous les Romains, pour découvrir qu'ils ont davantage de synonymes pour désigner les parties les moins nobles du corps, et leurs fonctions, qu'aucun autre peuple indo-européen. Mais la grossièreté est proférée avec une telle fuidité de voyelles liquides et de consonnes trillées qu'elle atteint les sommets de l'opéra. Il n'y qu'un mot affreux, c'est : « Booooooh », qui signifie « je ne sais pas » et qui sort en roulant comme un rot d'un ventre qui gargouille.

Les filles ne sont pas plus jolies à Rome qu'ailleurs, mais elles ont une démarche de reine, comme si elles avaient été élevées avec des amphores sur la

tête. Les jeunes gens ne sont pas plus beaux, mais ils se conduisent comme s'ils étaient un don du ciel pour les femmes. Leur *machismo* s'appelle *galismo* et cache, sans aucun doute, une inquiétude sexuelle fondamentale. Les Romains ont une forte conscience de la dichotomie sexuelle et ils font le signe pour éviter le mauvais œil quand ils croisent un prêtre en soutane. Un prêtre est une dangereuse anomalie, un homme qui est aussi une femme. Les Romains font comme si rien ne leur était plus indifférent que la religion, mais ils tiennent à leur pape, qui est aussi leur évêque, et ils sont bourrés de superstitions probablement déjà vieilles du temps où Romulus et Remus n'étaient que des gamins. Leurs mères sont les descendantes de l'antique déesse de la terre et ils les redoutent. Elles font de leurs fils des impuissants sexuels.

Qu'est-ce que Rome : une mère ou un père ? Ce n'est pas une ville aux courbes architecturales timides, bien que ses rues soient sinueusement féminines. Les bâtiments sont splendides, mais leur élégance est masculine. Le dôme de Saint-Pierre n'est pas le sein d'une femme couchée mais plutôt un gros testicule vulgaire ou le gonflement de gorge d'un paon en rut. Il n'y a pas de monument élevé à la beauté féminine. Les statues, toutes d'une musculature improbable, représentent le plus souvent des patriarches barbus qui ont gardé leur vigueur sexuelle et qui envraient au tapis des usurpateurs pleins de jeunesse d'un seul coup de leur poing de marbre. Au début de la soirée, quand le

vent et la lumière changent, arrive sur l'horizon quelque chose qui a la délicatesse et la douceur de la plume, un souffle pastel, et puis c'est la nuit d'un velours sénatorial.

Dans la chaleur intense de l'été, Rome se déguste au mieux sous la forme liquide d'*aqua minerale* aux fontaines ou en bouteilles. La liquidité de la ville peut être considérée comme un de ses aspects féminins : elle est aimable, secourable, elle ne vous laissera pas mourir de soif. Telle le pélican, elle se crève les flancs à coups de bec, et son sang est de l'eau. A la différence de Paris, c'est une ville qui ne vous laissera pas souffrir de brûlures d'estomac. Harold Pinter n'a-t-il pas frôlé la mort par aigreur d'estomac, aux Halles, en attendant pendant des heures que Samuel Beckett lui apporte du bicarbonate ? La cuisine romaine est tout à fait digeste, mais le vin, en revanche, ne l'est pas (sauf, bien sûr, chez Frascati), et il y a toujours de l'eau minérale pour provoquer des rots bienfaisants. Les mets frais et simples ne sont pas nappés de sauce. Le café est le meilleur du monde — enfin, il vient en second après celui de Berlin-Ouest.

Dans un café, il y a de fortes chances pour que vous entendiez appeler le garçon *dottore* (5). Il faut bien le nommer, et un simple *signore* (6) ne suffirait pas. Tout le monde à Rome doit tenir son rang, qui est proportionnel à sa dignité humaine ou civique. « *Buon giorno, dottore* » (7), dit le balayeur de rue à l'employé de banque, et celui-ci de répondre : « *Buon giorno, capo* » (8). On